

Urgences



L'anonyme

Hervé

Numéro 20, mai 1988

Appellation contrôlée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025470ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025470ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hervé (1988). L'anonyme. *Urgences*, (20), 25–25.

<https://doi.org/10.7202/025470ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1988

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HERVÉ

L'anonyme

Tout a commencé le jour où, occupé à mes ablutions matinales, une autre main que la mienne referma ma braguette. Jamais personne ou presque, n'avait osé mettre son nez dans mes affaires et je fus étonné de cette insubordination. Moi, qui lui avait toujours gardé une place sous mon parapluie, voilà que mon ombre se révoltait. Je décidais pourtant de faire comme si de rien n'était. Quelques jours plus tard, elle se permit de sucrer mon café. Cela ne pouvait continuer comme ça, il me fallait agir!

D'une volte-face, j'affrontais l'ennemi. Je serrai le poing gauche et mon ombre, par esprit de contradiction, me menaça du droit. À son air renfrogné, je vis tout de suite que l'heure n'était pas aux présentations et je décidai de me sauver côté cour. Le froid de l'aube me sauta au visage et je regrettai de ne pas avoir mis de chaussettes avant de glisser mes pieds dans mes chaussures tout-cuir. Après avoir tourné quatre coins de rue, un point de côté me força à m'arrêter. Mon ombre était encore là mais, moins menaçante, elle donnait elle aussi des signes de fatigue. Un peu inquiet et puisque je tenais à elle comme à la prunelle de mes yeux, je lui offris un mouchoir pour s'en tamponner le front. D'un geste irrité, elle refusa et me dit quelque chose que je tairai ici. En se tournant côté jardin, mon ombre heurta de plein fouet une dame qui s'aplatit avec ses courgettes, tomates et concombres. Rouge de colère, noire de terre, elle m'inonda d'injures et je souhaitai devenir l'ombre de mon ombre (qui se terrait derrière moi, l'hypocrite). En plus, tandis que je tentais de relever la victime, elle m'enfonça les côtes en voulant m'imiter. C'en était trop! J'emboîtai le pas à mon ombre qui se dirigeait, d'un pas décidé, vers la terrasse d'un café. Je commandai deux demis puis mon ombre commença à parler et voici ce qu'en substance elle me dit: «Y'en a marre d'être toujours à la traîne! C'est toujours moi qui reçois les portes dans le nez, qui disparaïs quand il y a du soleil. Je veux sortir de l'ombre. C'est décidé, je te quitte! Tu n'as qu'à t'en trouver une autre pour te suivre partout et acquiescer à toutes tes âneries.» Avant que je n'aie eu le temps de placer un mot, mon ombre s'est levée et s'est glissée derrière un quelconque qui s'est perdu dans un groupe qui se dirigeait vers l'usine.

Depuis, je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Dès que je vois une ombre, je m'approche et l'appelle doucement par notre prénom.